10

LES BRETTEURS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

K

Par MM. BOSQUIER-GAVAUDAN et D***.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théatre des Variétés, le 22 Décembre 1809.

Prix : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théatre du Vaudeville, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1810.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERMONT.	M. DUVAL.
AUGUSTE, son fils.	M. AUBERTIN.
CÉCILE, pupille de Dermont.	Mlle. DUVAL.
DOUCET, valet d'Auguste, niais, bon cœur.	M. POTIER.
TAPALEUIL, bretteur.	M. FLEURY.
FOURNIMENT, armurier; caricature.	M. BLONDIN.
DUPONT, vieux portier.	M. ODRY.

La scène est à Paris.

Le théâtre représente un salon mal meublé; çà et là des fleurets, des épées, des gants, des masques de salle d'armes, etc. A droite la porte d'un cabinet.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'Éditeur, seront réputés contrefaits, et tout Contrefacteur sera poursuivi.

Digitized by Google

LES BRETTEURS.

SCENE PREMIÈRE.

DUPONT, *entrant, des lettres à la main.*

Est-ce qu'ils ne sont pas encore levés, donc? (*Il appelle.*) M. Auguste!... M. Doucet!... v'là pourtant une lettre ou-ce qu'il y a dessus, pressé... et puis deux autres de quinze sous de port. Avec les jeunes gens, j'aime que mes avances me rentrent tout de suite, sur tout avec M. Auguste, ce n'est pas qu'il ne soit fort honnête et bonne paye; mais ..

Air *Celui qui veut faire approuver.* (Intrigue sur les Toits.)

S'exposant, trop imprudemment,
A r' cevoir queq' bon coup d'épée,
Ce bretteur à chaque moment,
Fait mainte nouvelle équipée;
Quand il me doit, peu satisfait
D' courir, avec lui, même chance;
J' crains qu' l'épée, ou le pistolet,
Tout d'un coup n' me donnent quittance.

(*Il appelle.*) Hé! M. Doucet! M. Auguste!

SCENE II.

DUPONT, DOUCET, *portant des fleurets, des paniers et plusieurs ustenciles semblables.*

DOUCET.

Qu'est-ce que c'est que ce tapage-là? qui est-ce donc qui fait ici un train pareil?

DUPONT.

Ah! c'est moi, M. Doucet.

DOUCET.

Est-ce que vous ne pourriez pas crier plus bas?

DUPONT.

M. Doucet, v'là deux lettres pour votre maître: une pressée, et puis une pour vous.

DOUCET, *prenant les lettres.*

Ah! c'est du pays; je reconnais l'écriture, c'est de monsieur Dermont et de mon père.

DUPONT.

Voulez-vous me payer, que je m'en aille?

DOUCET.

Eh! ben, un moment donc, vous me ferez ben crédit jusqu'à ce que j'aye lu ma lettre.

DUPONT.

Lisez-vous vîte?

Digitized by Google

DOUCET.

Je crois ben. Vous allez voir. Ces deux autres sont pour mon maître. Ah! mon dieu! celle-ci est peut-être encore queuq' cartel, car nos lettres de Paris ne sont pas autre chose.

DUPONT.

Comment dites-vous? un cartel!... qu'est-ce que c'est que çà? une lettre de change?

DOUCET.

Non, pas tout-à-fait.

Air : *La comédie est un miroir.*

J' vas vous expliquer, sans détour,
Ce mot qui vous parait étrange;
Ce n'est pas un billet d'amour,
Ce n'est pas un' lettre de change,
C'est un papier qui déplait fort,
Quand on le reçoit à la ronde:
Car c'est souvent un passe-port
Pour voyager dans l'autre monde.

DUPONT.

Ah! j'entends; c'est un de ces billets doux qu'vot'maître reçoit de tems en tems pour aller s'couper la gorge.

DOUCET.

Justement.

DUPONT.

Eh ben, ne lui donnez pas. .

DOUCET.

Que je ne lui donne pas! afin qu'il n'aille pas au rendez-vous, et qu'il passe pour un lâche.

DUPONT.

Çà n'est pas toujours aussi sérieux qu'çà.

Air : *Vaudeville de haine aux hommes.*

On pour un geste, ou pour un mot,
Vouloir se battre à toute outrance,
Se rendre à la porte Maillot,
C'est ainsi que cela commence;
L'instant d'après on réfléchit,
Et puis l'un des deux champions tremble,
Puis on va déjeûner ensemble,
C'est ainsi que cela finit.

DOUCET.

Ah! mon pauvre Dupont! c'est les mauvaises connaissances qui l'ont perdu. Si vous l'aviez connu comme moi, du tems que nous demeurions à Bourges en Berry; il etait si doux! si bon! on ne l'appelait que le petit Mouton; c'était un vrai mouton de Berry; adorant Mademoiselle Cécile, pupille de son père, respectant ce brave homme qui est un honnête avocat, pas bavard, pas... Faut-il que ces

Digitized by Google

bretteurs, ces disputeurs, ces vilains tueurs d'hommes aient comme çà changé mon pauvre maître ?

DUPONT.

C'est qu'il a l'air diablement crâne.

DOUCET.

Çà me désole ! Voyez de quoique not'chambre a l'air ! d'un arsenal, d'une place d'armes. Mais, M. Dupont, c'te vie là finira, si mon maître ne se corrige pas, j'écrirai au père.

DUPONT.

Bah ? vraiment ?

DOUCET.

Oui, j'me permettrai çà, voyez-vous ; c'est que ce jeune homme est mon frère...

DUPONT.

Vot' frère ?

DOUCET.

De lait. C'est ma nourrice qu'est sa mère.

DUPONT.

Dites donc vot' mère qu'est sa nourrice.

DOUCET.

Oui. Eh ! ben, quand j'ai vu qu'tout çà allait de pus pire en pus pire, je m'suis dit vingt fois : Doucet, t'aimes ton frère de lait ; il est de ton devoir d'avertir un père des désordres de son fils ; écris-y une lettre salée ; le père la recevra, et j'espère que sa réponse sera une fière salade pour son fils.

DUPONT.

Tant mieux. Ah ! çà, M. Doucet, je retourne à ma porte, parce que ma femme est malade. Au revoir.

DOUCET.

Adieu... Ah ! M. Dupont, s'il passe un marchand de vieille ferraille, envoyez-le moi : j'ai des vieilles lames que je voudrais vendre pour m'avoir des chemises neuves.

DUPONT.

C'est donc vos profits, çà ?

DOUCET.

Oui. *(Dupont sort.)*

SCENE III.

DOUCET, *seul.*

Lisons ce que m'écrit mon père.

Mon cher fils,

« Je profite de l'occasion de la poste, qui part tous les » jours, pour t'écrire ces lignes, et te donner de mes nou- » velles, qui sont très-bonnes. Depuis ton départ, il y a » bien du nouveau dans le pays...

Digitized by Google

SCENE IV.

DOUCET, AUGUSTE, *un peu défait et le chapeau en crâne. Il parcourt le théâtre.*

AUGUSTE.

L'insolent !

DOUCET, *à part.*

Le voilà ! De quoi qu'il a l'air ?

AUGUSTE.

Ah ! parbleu ! il me paiera cette insulte.

DOUCET, *à part.*

Allons, encore une palette de sang à tirer.

AUGUSTE.

Je le retrouverai !

DOUCET.

Monsieur...

AUGUSTE.

Qu'est-ce que c'est ?

DOUCET.

Deux lettres.

AUGUSTE.

Donne.

DOUCET, *lui en donnant une.*

Celle-ci est de monsieur votre père.

AUGUSTE.

Ah ! j'en suis charmé.

DOUCET.

Pour celle-là, elle sent le cartel d'une lieue.

AUGUSTE, *la saisissant, et mettant l'autre dans sa poche.*

Un cartel ! eh ! donne donc.

DOUCET, *à part.*

Quel empressement !

AUGUSTE.

Eh ! non, ce n'est point un cartel, c'est une invitation pour dîner.

DOUCET.

Ah ! çà vaut mieux. Si vous avez besoin d'un second, je suis votre homme.

AUGUSTE.

Je n'irai pas ; il faut que j'apprenne à vivre à ce petit joueur de billard, qui ce matin...

DOUCET.

Mon dieu ! notre maître...

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Vous aurez tort à tous les yeux,

Digitized by Google

AUGUSTE.

Je n'en puis rien rabattre.

DOUCET.

T'nez, moi, j' crois qu il vaudrait mieux
Aller dîner comm' quatre ;
Soyons, l'un pour l'autre, indulgens,
C'est la loi qu'il faut suivre ;
Il ne faut pas tuer les gens ;
Pour leur apprendre à vivre.

AUGUSTE.

Ce petit monsieur jouait mal, je l'ai plaisanté, il s'est avisé de se fâcher.

DOUCET.

Aller se battre pour une partie de billard ; prenez garde au carembolage.

AUGUSTE.

Imbécille !

DOUCET.

Mon cher maître, je vous ai vu naître, j'avais six mois quand je vous ai connu. Permettez à mon amitié de vous donner un petit conseil.

AUGUSTE.

Voyons ce conseil.

DOUCET.

Si l'on vous attaquait, ou bien si vous aviez votre honneur à défendre, je vous dirais, va, mon digne frère de lait, va te battre en brave ; mais faire ce que vous faites tous les jours quand vous vous devez à monsieur votre père, à mademoiselle Cécile ; c'est mal, monsieur, fort mal. Ce n'est pas de la bravoure, c'est de la crânerie, de la tapagérie, et puis si on vous tue, que voulez-vous que je devienne, moi ? enfin, si on venait à vous étendre sur le pavé ; je serais sur le carreau. Ce serait ben agréable pour moi ! après vous avoir sacrifié ma plus tendre jeunesse.

(*Il pleure.*)

AUGUSTE.

Excellent sermon ! la conclusion en est admirable ! tu sais bien que je ne recule jamais.

DOUCET.

Qui est-ce qui vous dit de reculer ?... n'avancez pas tant seulement. J'aimais ben mieux vous servir du temps que vous êtiez amoureux, quoique vous me fissiez joliment trotter ; je regrette ce temps-là.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

Fait's la cour à queuq' femm' jolie,
C est le seul moyen d' vous guérir ;
Du moins on n' risque pas sa vie,
C' n'est que d' plaisir qu'on peut mourir, (bis.)

Digitized by Google

Laissez moi là c'te diable de brette ;
De l'amour j'aim' ben mieux les traits.
Au lieu de vos vilains fleurets,
Amusez-vous à la fleurette.

AUGUSTE.

Apporte-moi mon épée, c'est pour midi, au bois de Boulogne.

DOUCET.

Mais, monsieur, vous ne lisez pas la lettre de votre père.

AUGUSTE.

Ah ! tu m'y fais songer.

(*Il reprend la lettre de son père.*)

DOUCET.

Il vous donne sûrement des nouvelles de mademoiselle Cécile.

AUGUSTE, *parcourant la lettre.*

Oh ! ils arrivent tous deux pour une affaire importante .. Ma chère Cécile, je vais donc la revoir !

DOUCET, *à part.*

Il l'aime encore, c'est bon signe.

AUGUSTE, *lisant :*

Ils arriveront ce matin même... c'est embarrassant.

DOUCET.

Vous ne sortirez pas ? vous allez les recevoir, n'est-ce pas ?

AUGUSTE.

Il m'est impossible de manquer à mon rendez-vous.

DOUCET.

Comment, Monsieur ? quand votre père arrive...

AUGUSTE.

Ne t'avise pas de lui dire où je serai.

DOUCET, *a part.*

Ah ! jarni, il est incorrigible.

AUGUSTE.

Est-il venu quelqu'un ce matin ?

DOUCET.

M. Fourniment, l'armurier, il a apporté cette épée ci ; il a dit qu'il reviendrait pour vous montrer un petit nécessaire de voyage.

AUGUSTE.

Je le lui avais demandé. Donne-moi cette épée ?

(*Il se pose et essaye son épée au mur.*)

DOUCET.

Il est encore venu ce crâne, que tout le monde appelle M. Tapaleuil.

AUGUSTE.

Eh bien ?

Digitized by Google

DOUCET.

Il a dit qu'il reviendrait. Mon cher maître, vous n'êtes pas en garde...

AUGUSTE, *se posant.*

Comment, je ne suis pas en garde?

DOUCET.

Si fait; mais vous devriez être mieux en garde contre tous ces gens là; ils vous entraînent, ils vous perdront. La belle avance, quand vous vous serez fait tuer pour des bêtises.

AUGUSTE.

Tu parles comme un sot. Et le point d'honneur!

DOUCET.

Ah! mon cher maître!

Air : *Le point du jour.*

Le point d'honneur
Dont vous parlez, me paraît une fable;
Sans doute il faut avoir du cœur;
Mais tuer tout l'mond' dans sa fureur,
Jarni, dans c'tte action blâmable
N'y a point d'honneur.

AUGUSTE.

Il faut que je te désabuse, mon pauvre Doucet! Ah! que tu es bien nommé!

Air : *On parle de philosophie.* (de M. Meissonier.)

Ces preux que nous vante l'histoire,
Braves guerriers, gais troubadours,
Savaient toujours unir la gloire
A leurs plaisirs, à leurs amours.
Jouir dans les bras de sa mie,
La chanter en la défendant,
C'est ainsi qu'on descend gaiment
Le fleuve de la vie.

DOUCET.

Moi qui n'ai jamais lu l'histoire,
J' vois les aimables de nos jours,
Prendre du bruit pour de la gloire,
Et les plaisirs pour les amours;
Faire la nuit mainte folie,
Le jour se battre à tout moment,
C'est comm' çà qu on descend prompt'ment
Le fleuve de la vie.

Allons, v'là c't enragé de Tapaleuil.

SCENE V.

LES MÊMES, TAPALEUIL, *une épée sous le bras.*

TAPALEUIL.

Serviteur, Auguste

Digitized by Google

AUGUSTE.

Bon jour, mon ami.

TAPALEUIL.

Bonjour, Doucet.

DOUCET.

Monsieur, je vous salue. (*A part.*) Que le diable t'emporte !

TAPALEUIL.

Çà va-t-il bien ? y a-t-il quelque chose ce matin ?

AUGUSTE.

Oui, je dois donner une leçon à un petit joueur de billard.

TAPALEUIL.

Je le vois d'ici dans la blouse.

AUGUSTE.

C'est pour midi.

TAPALEUIL.

Eh ! bien, nous avons le temps d'en faire un autre auparavant.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que c'est ?

TAPALEUIL.

Un monsieur que je ne connais pas... Voilà comme c'est arrivé, je prenais un petit verre de rhum, au café ; ce monsieur buvait de l'orgeat avec une dame ; moi, je me suis mis à dire, voilà une dame bien régalée avec sa caraffe d'orgeat ; le monsieur m'a jetté son verre à la tête ; j'ai cassé la caraffe avec ma canne ; en voulant se revenger, il a poussé un garçon qui apportait un bol de punch et qui l'a renversé tout entier sur la dame ; elle a jetté les hauts cris ; le monsieur a voulu me faire payer le dégat ; dis donc, comme si je payais, moi. Je lui ai donné rendez-vous pour déjeûner à la porte Maillot.

DOUCET.

V'là un joli déjeuner qu'il fera.

AUGUSTE.

Eh ! bien, mon cher, d'une pierre deux coups ; je serai ton second, tu seras le mien.

TAPALEUIL.

C'est dit.

DOUCET.

Là, ce n'était pas assez d'une affaire...

AUGUSTE.

Est-ce à l'épée ou au pistolet que nous nous battrons ?

TAPALEUIL.

Ma foi, ça m'est égal, emportons les deux armes.

Digitized by Google

DOUCET.

C'est çà, il y a de quoi choisir.

Air *des Fraises.*

Dans un déjeûné comm' çà
N' faut pas d' choses communes,
S'il n' veut pas de c'te broche là
Le pauvre homme gobera
Des prunes, (ter.)

AUGUSTE.

C'est bon!

DOUCET.

Pas trop.

AUGUSTE.

C'est bon, te dis-je, va préparer tout ce qu'il me faut, et n'oublie rien.

DOUCET.

Ce sera bientôt fait, il y a ici des rechanges. (*En sortant.*) Maudit bretailleur!

TAPALEUIL.

Que parlais-tu de bretailleur?

DOUCET, *à part.*

Est-ce qu'il m'aurait entendu? (*Haut.*) Je parlais de mon tailleur.

SCENE VI.

AUGUSTE, TAPALEUIL.

TAPALEUIL.

Tu as là un domestique qui prend avec toi des libertés...

AUGUSTE.

C'est plutôt un ami qu'un valet, nous avons été élevés ensemble.

TAPALEUIL.

Il est diablement raisonneur.

AUGUSTE.

C'est son amitié pour moi qui l'emporte; il craint qu'il ne m'arrive quelque malheur.

TAPALEUIL.

Le poltron.

AUGUSTE.

Quelque fois, il me fait penser à mon père, qui sans doute n'approuverait pas beancoup la vie que je mène ici.

TAPALEUIL.

Diable! ne vas-tu pas moraliser aussi, toi?

AUGUSTE.

Au fait, je suis un peu mauvais sujet.

Digitized by Google

TAPALEUIL.

Tu n'es pas joueur, tu n'aimes pas la table : que peux-tu te reprocher?

AUGUSTE.

Mais la quantité d'affaires que j'ai eues.

TAPALEUIL.

Te donne la réputation d'un brave.

AUGUSTE.

Mon père, et surtout Cécile penseraient autrement.

TAPALEUIL.

Ne faut-il pas pour leur plaire te laisser insulter.

AUGUSTE.

Air : *du Mariage de l'amour.* (de M. Carbonet.)

Peux-tu douter de mon courage ?
Je connais les lois de l'honneur ;
J'ai prouvé que j'avais du cœur ;
Mais aujourd'hui, l'amour m'engage ;

Ma Cécile est douce et jolie,
Ses vertus ont dû me charmer...
Ah ! celui qui vit pour l'aimer
A droit de tenir à la vie.

TAPALEUIL.

Je vois ce que c'est, tu voudrais trouver un prétexte pour ne pas venir ce matin.

AUGUSTE.

Le croirais-tu ?

TAPALEUIL.

Ma foi !

AUGUSTE.

Jusqu'ici je n'ai point donné lieu de penser que je fusse un lâche.

TAPALEUIL, *le menaçant de l'œil.*

Il y a commencement à tout.

AUGUSTE.

Monsieur !

TAPALEUIL, *le regardant sous le nez.*

Il y a des gens qui ont la réputation de bonne lame, et qui ne sont pas toujours prêts dans l'occasion.

AUGUSTE.

Il y a de la différence entre un brave et un bretteur.

TAPALEUIL, *parlant avec une douceur ironique.*

Qu'est-ce que c'est qu'un bretteur ?... un bretteur n'est pas un lâche, et il y a des gens qui font les fanfarons, et qu'on voit reculer devant des bretteurs.

AUGUSTE, *furieux.*

Ce ne sera pas moi, insolent que vous êtes.

Digitized by Google

TAPALEUIL.

Ni moi, petit avocat manqué.

AUGUSTE, *saisissant une épée.*

En garde !

TAPALEUIL.

En garde !

SCENE VII.

LES MÊMES, DOUCET, *accourant avec un balai. Il se jette entr'eux deux, et couvre son maître de son corps.*

DOUCET.

Eh ! ben ; eh ! ben, est-ce que j'ai la berlue donc ?

TAPALEUIL, *escrimant.*

Retire-toi.

DOUCET, *parant avec le balai.*

Laissez donc tranquille. Vous faites votre crâne ; vous savez ben que vous n'auriez pas beau jeu avec mon maître.

AUGUSTE.

Mon ami.

TAPALEUIL.

Veux-tu te retirer ?

DOUCET, *avec chaleur*

Non ; avant de percer mon maître, faudra m'embrocher. Mais a-t-on jamais vu ? tout leur est bon à ces gens-la ; amis, ennemis, pourvu qu'ils tuent, çà leur est égal.... Il faut qu'ils crèvent des nez, qu'ils coupent des yeux. ils s'en soucient comme de Colin-Tampon. (*Se mettant en colère.*) Eh ben ! si vous avez tant envie de vous battre, là, sans barguigner, à nous deux, une volée de coups de poings... Y êtes-vous ? (*Il se met en posture.*)

AUGUSTE.

Appaise-toi, cela n'est rien.

DOUCET, *serrant Auguste dans ses bras.*

Rien, presque rien ; il n'y va que de la vie.

AUGUSTE.

Air : *Molière à Lyon.*

Mais, mon ami, tu ne sais pas,
De ce débat, quelle est la cause.

DOUCET.

Je sais qu' vous risquez vot' trépas.
A ce combat, moi, je m'oppose.

TAPALEUIL.

Pour quelques bottes, en deux mots...

DOUCET.

Je ne veux pas que l'on s'y frotte.

Digitized by Google

AUGUSTE.

Apprends du moins à quel propos...

DOUCET.

Je vois ben qu' c'est à propos d' botte.

AUGUSTE, *à Tapaleuil.*

Allons, mon ami, voilà qui est fini. J'avais tort...

TAPALEUIL.

Non, c'est ma maudite tête qui m'a emporté.

AUGUSTE.

Non, c'est ma vivacité...

ENSEMBLE.

Je te dis que c'est moi... non... si fait...

DOUCET.

Ah! çà, finissez, ou je reprends le balai... N'allez-vous pas vous battre pour prouver que vous avez tort. Allons, mordienne, embrassez-vous, et que çà finisse.

AUGUSTE.

De tout mon cœur.

TAPALEUIL.

Moi de même; je te pardonne. (*Ils s'embrassent.*)

DOUCET.

Là, bien; v'là que je pleure, moi; mais n'y revenez pas.

TAPALEUIL.

Est-ce que tu te battrais?

DOUCET.

Pour mon frère? je crois ben. Ah! vous ne connaissez pas l'amitié fraternelle d'un domestique bien attaché, je me mettrais en quatre, pour parer avec mon corps une chiquenaude qui serait désignée à mon maître.

AUGUSTE.

Dis à ton frère, mon ami.

DOUCET.

Oui, mon frère de lait... tenez, je vous pardonne tous les coups de boutons que vous m'avez donné en essayant vos fleurets, et je suis prêt à en recevoir le double, si çà peut vous faire plaisir.

AUGUSTE.

Pas pour le moment.. (*A Tapaleuil.*) Allons, mon ami, l'heure avance, partons; sortons par ce petit escalier.

DOUCET.

Décidément, vous n'attendez pas votre père?

AUGUSTE.

Tu lui diras que je vais rentrer; mais ne lui parle pas de cette affaire, de peur de lui causer de l'inquiétude, ainsi qu'à ma chère Cécile. (*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

DOUCET, *seul.*

Ah ! mon dieu ! quelle rage de se battre ! Deux pour ce matin, peut-être autant pour ce soir... Faut qu'on l'ait ensorcelé ! Ah ! si mam'zelle Cécile a encore quelqu'empire sur lui, elle le retirera de là... Faut que je lui cherche queuqu'exemple pour lui faire voir que les occiseurs de gens ne plaisent pas aux femmes. Ah ! voici M. Dermont et Mademoiselle Cécile... S'ils avaient pu arriver un instant plutôt...

SCENE IX.

DERMONT, CÉCILE, DOUCET.

DERMONT.

Eh ! bonjour, mon garçon.

DOUCET.

Ah ! Monsieur, queu joie ! queu satisfaction d'vous voir !

DERMONT.

Où est mon fils ?

CÉCILE.

Où est Auguste ?

DOUCET.

Il est...

DERMONT.

Eh bien !

DOUCET.

Il est sorti pour une affaire.

CÉCILE.

Comment ? Il n'est donc pas instruit de notre arrivée ?

DERMONT.

Il n'a pas reçu ma lettre, sans doute ?

DOUCET.

Si fait, Monsieur.

CÉCILE.

Et il n'est pas ici ! Je vois bien ce qui l'a fait sortir... Quelque rendez-vous bien pressé, bien intéressant avec l'objet qu'il me préfère.

DOUCET.

Air : *Tarare Ponpon.*

Ah ! que dites-vous là,
Mademoisell' Cécile ?
Fussiez-vous entre mille,
C'est vous qu'il choisira.
Mais il est au contraire,
Croyez-vot' serviteur
Sorti pour une affaire...
D'honneur.

Digitized by Google

DERMONT.

Il faut que ce soit une affaire bien importante.

DOUCET.

Ah ! Monsieur, il y va de la vie de quelqu'un.

DERMONT.

Alors je ne peux lui en vouloir.

CÉCILE.

Ce motif seul peut m'engager à lui pardonner.

DOUCET, *à part.*

Pauvres bonnes gens! j'ai regret de les tromper.

DERMONT.

Eh ! bien, Doucet, comment se conduit mon fils à Paris?

DOUCET.

Fort bien, monsieur (*A part.*) Comme je ments!

DERMONT.

Est-il exact à suivre ses leçons de droit?

DOUCET.

Exact comme on ne l'est pas.

CÉCILE.

Et dis-moi, Doucet, reçoit-il souvent des visites?

DOUCET.

Je vous vois venir... Ah! pour çà non, c'est bien là ce qui l'occupe le moins, et quant à ce qui est de son amitié pour vous, mademoiselle Cecile, je vous assure bien que c'est de pus fort en pus fort.

CÉCILE.

Tu me trompes, peut-être? n'importe, ne parle jamais autrement, mon erreur m'est trop chère.

DERMONT, *regardant autour de lui.*

Mais dis-moi donc, Doucet, qu'est-ce que je vois donc tout au tour de cette chambre ?

DOUCET, *à part.*

Aye ! aye! aye!

DERMONT.

Des épées, des fleurets, des pistolets... ce n'est pas là la bibliothèque d'un homme de loi.

DOUCET, *embarrassé.*

Ah! c'est que M. Auguste dans ces momens de loisir, s'amuse à faire des armes.

CÉCILE.

Il sait pourtant que je déteste tout cela, je ne puis voir sans émotion, une épée nue ; c'est une faiblesse, je le sais; mais si auguste m'aime, il doit la respecter.

Air : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Un ami doit être indulgent
Et pardonner une faiblesse,

Digitized by Google

Un amant, loin d'être exigeant
Doit tout passer à sa maîtresse;
Fermer les yeux, même à propos,
Prouverait sa froideur extrême,
On doit chérir jusqu'aux défauts
De la personne que l'on aime.

DERMONT.

Mais, je ne vois pas de livres; où a-t-il donc mis ceux qu'il a achetés dernièrement?

DOUCET.

Lesquels donc, monsieur?

DERMONT.

Comment, lesquels? ne m'a-t-il pas écrit de lui envoyer vingt-cinq louis pour acheter le Praticien Français, le Code Civil, enfin une bibliothèque convenable à son état.

DOUCET, *à part.*

C'est sans doute avec cet argent là qu'il a acheté, l'autre jour, ces jolis pistolets.

DERMONT.

Tu ne réponds pas?

DOUCET

Ah! oui... Je me souviens... il a passé chez l'armur... chez le libraire... mais c'est qu'ils ne sont pas encore reliés.

DERMONT.

Depuis le tems...

DOUCET.

On doit les apporter aujourd'hui.

DERMONT.

A la bonne heure... Ah çà, puisque ton maître est sorti, va nous chercher un appartement dans le voisinage.

DOUCET.

Il y a l'hôtel de France ici en face.

DERMONT.

Eh bien! va voir s'il y a un appartement qui puisse nous convenir.

DOUCET, *embarrassé*

Oui, Monsieur... c'est que... vous allez donc rester tout seul?

DERMONT.

Pourquoi pas?

DOUCET, *étourdiment.*

Si M. Fourniment allait venir...

DERMONT.

Qu'est-ce que c'est que M. Fourniment?

DOUCET, *embarrassé.*

M. Fourniment? c'est le relieur qui doit apporter...

DERMONT.

Les livres?

Digitized by Google

DOUCET, *à part.*

Oui, qui sont faits comme des pistolets.

DERMONT.

Eh bien! je les recevrai. Va donc.

DOUCET, *à part.*

Au bonheur! ma foi je ne sais plus que dire. (*Il sort.*)

SCENE X.

DERMONT, CÉCILE.

CÉCILE.

D'où vient donc qu'il a l'air si embarrassé?

DERMONT.

Je ne sais... il se passe ici quelque chose d'extraordinaire.

CÉCILE.

Auguste aurait-il fait quelques folies?

DERMONT.

S'il n'est pas en état de se faire recevoir avocat au premier examen, je l'abandonne.

CÉCILE.

Ah! que vous êtes sévère!

DERMONT.

Autant que tu le serais à son égard, si c'était toi qui eusses à t'en plaindre.

CÉCILE.

En ce cas, vous lui pardonneriez.

Air *nouveau de M. Darondeau.*

Pour une fois,
Faut-il qu'on se courrouce?
A l'indulgence, un amant a des droits;
Première faute, à pardonner est douce,
On peut, dit-on, même, en pardonner trois;
D'après cela, faut-il qu'on le repousse
Pour une fois?

Sur une fois,
Bien souvent dans la vie,
On veut juger; mais c'est à tort je crois.
Ah! redoutons cette aveugle manie,
Le goût, plus lent à nous dicter des lois,
Comme l'amour, défend qu'on l'apprécie
Sur une fois.

DERMONT.

C'est avec ces beaux sentimens-là que les hommes font de vous tous ce qu'ils veulent... Allons, ma chère amie, tu dois être fatiguée; va te reposer dans ce cabinet, en attendant Auguste. (*Cécile entre dans un cabinet.*)

Digitized by Google

SCENE XI.

DERMONT, *seul.*

Il ne rentre pas... je veux lui parler de cette charge vacante; s'il est en état de la remplir, je la lui achette, je le marie avec ma nièce, et je l'emmène.

SCENE XII.

DERMONT, FOURNIMENT, *avec une cassette sous le bras.*

FOURNIMENT.

Monsieur Auguste?

DERMONT.

Il n'y est pas, monsieur.

FOURNIMENT.

Voilà deux fois que je viens aujourd'hui... dites-lui que Fourniment est venu.

DERMONT.

M Fourniment! (*A part.*) Ah! c'est le relieur qui lui apporte ses livres... (*Haut.*) Eh! bien, mon cher, laissez ce que vous lui apportez.

FOURNIMENT.

Non pas, voyez-vous, par ce qu'il me faut de l'argent comptant.

DERMONT.

Qu'à cela ne tienne je paierai pour lui.

FOURNIMENT.

Dès que M. paiera, je vais lui montrer çà; c'est un nécessaire. (*Il montre sa boète.*)

DERMONT.

Comment! il a fait mettre cela dans un coffre d'acajou! Oh! c'est du luxe! le Code Civil et le Praticien Français dans une cassette précieuse! ainsi Alexandre mit les ouvrages d'Homère dans...

FOURNIMENT.

Homère! je ne connais pas cet armurier-là.

DERMONT.

Homère, un armurier! ah! ah! ah!

FOURNIMENT.

Mais qu'avez-vous donc à rire?... Ne dites-vous pas...

DERMONT.

Oui, oui, brave homme! ah! ah!

FOURNIMENT.

Air *de la cinquième édition.*

Monsieur, j'oserai vous prier
De vouloir bien ici me dire...

Digitized by Google

DERMONT, *l'interrompant.*

Homère était un armurier,
Oui, vraiment, et j'ai tort de rire;
Il brilla, cet homme fameux,
Dans ce métier si difficile,
Et c'est à son art merveilleux
Qu'on doit le bouclier d'Achille.

FOURNIMENT.

Le bouclier d'Achille! je ne l'ai pas vu. Est-ce un beau morceau?

DERMONT.

Superbe! mais voyons votre nécessaire.

FOURNIMENT.

C'est bien conditionné.

DERMONT.

Doré sur tranche?

FOURNIMENT.

Non, acier bruni.

DERMONT.

Je ne connais pas ce genre-là, c'est couvert en maroquin?

FOURNIMENT.

Non, en bois des Indes à filets.

DERMONT.

En bois! à filets! voyons donc?

FOURNIMENT, *ouvrant la cassette.*

C'est du joli.

DERMONT.

Qu'est-ce que c'est que cela?

FOURNIMENT.

Un nécessaire.

DERMONT.

Où sont les livres?

FOURNIMENT.

Il y a deux livres de poudre dans cette boète.

DERMONT.

De la poudre! c'est donc une écritoire?

FOURNIMENT, *lui mettant un pistolet sous le nez.*

Eh! non, voilà un pistolet.

DERMONT.

Un pistolet! qu'en veux-tu faire, malheureux?

FOURNIMENT.

C'est pour M. Auguste, çà complette le nécessaire.

DERMONT.

Vous n'êtes donc pas relieur?

Digitized by Google

FOURNIMENT.

Moi ! fi donc ! je suis armurier comme ce M. Homère dont vous parliez.

DERMONT.

Un armurier ! des pistolets pour mon fils... et cette salle garnie de toutes ces armes... ah ! morbleu ! je suis donc trompé. Dites-moi, mon cher, est-ce que M. Auguste est habile dans ce beau métier ?

FOURNIMENT.

M. Auguste est le plus adroit de Paris à l'épée ; et au pistolet, sa réputation est faite.

DERMONT.

Et ce coquin de Doucet qui m'a joué. Ah ! il me le paiera.

FOURNIMENT.

Çà n'a pas l'air de vous faire plaisir.

DERMONT, *sans l'écouter.*

Voilà donc sa bibliothèque et l'usage qu'il fait de mon argent !

FOURNIMENT.

Allez-vous me payer cette misère là ? c'est vingt-cinq louis.

DERMONT.

Vingt-cinq coups de baton, si tu ne décampes.

FOURNIMENT.

Voyez donc comme c'est garni.

DERMONT.

Sors, te dis-je. Si tu remets les pieds ici...

FOURNIMENT.

Monsieur, on n'insulte pas un brave homme, et si vous me mettiez à la porte, vous m'en rendriez raison.

DERMONT.

Encore un bretteur ! Veux-tu sortir ?

(*Il le pousse dehors.*)

SCENE XIII.

DERMONT, DOUCET.

DOUCET, *entrant.*

Monsieur, vous aurez un appartement.

DERMONT.

C'est donc ainsi, Monsieur, que vous avez appris à mentir ?

DOUCET.

Plaît-il, Monsieur ? que voulez-vous dire ?

Digitized by Google

DERMONT.

Mon fils est bien exact à recevoir ses leçons de droit ?

DOUCET.

Mais, Monsieur...

DERMONT.

Il se conduit à merveille ?

DOUCET.

Certainement.

DERMONT.

J'ai appris cependant qu'il avait dans le monde la réputation d'un bretteur ?

DOUCET.

Qui est-ce qui a pu vous dire çà ?

DERMONT.

Les mêmes personnes qui prétendent que mes vingt-cinq louis ont servi à acheter des épées, des pistolets, des...

DOUCET, *se jettant à genoux.*

Ah ! M. Dermont, pardon si je vous ai menti, c'était par bonne intention.

DERMONT.

Mauvais sujet !

DOUCET.

J'étais si désolé de la conduite de mon maître, que je devais vous dire tout ; mais il me l'avait défendu.

DERMONT.

Où est-il, maintenant ?

DOUCET.

Monsieur...

DERMONT.

Je veux savoir où il est.

DOUCET.

Vous me gronderez, si je vous le dis.

DERMONT.

Je t'assomme, si tu ne parles.

DOUCET.

Eh bien ! Monsieur il y est.

DERMONT.

Où ?

DOUCET.

Au bois de Boulogne.

DERMONT.

O ciel ! A se battre, peut-être ?

Digitized by Google

DOUCET.

Monsieur, c'est vous qui l'avez dit.

DERMONT.

Le malheureux ! je cours...

DOUCET.

Non, Monsieur, n'y allez pas.

DERMONT.

Je n'écoute rien. (*Il sort précipitament.*)

SCENE XIV.

CÉCILE, DOUCET.

CÉCILE, *accourant.*

Où va donc mon père avec tant de précipitation ?

DOUCET, *embarrassé.*

Mademoiselle, il est sorti sans me dire où il allait.

CÉCILE.

Auguste est-il rentré ?

DOUCET.

Non, Mademoiselle. (*A part.*) Il n'a jamais été si longtemps... S'il allait être tué !

CÉCILE.

Que dis-tu donc là ?

DOUCET.

Rien, Mademoiselle, (*A part.*) je suis d'une inquiétude...

CÉCILE.

Tu as l'air inquiet ; lui serait-il arrivé quelque malheur ?

DOUCET.

Je ne crois pas, Mademoiselle.

CÉCILE.

Comment, tu ne crois pas ? Tu m'effraies.

DOUCET.

Mais n'ayez donc pas peur ; je suis assez effrayé moi-même. Ah ! le voilà, je respire.

SCENE XV.

CÉCILE, AUGUSTE, *accourant.*

CÉCILE.

Auguste !

AUGUSTE.

Ma chère Cécile. (*Il l'embrasse.*)

CÉCILE.

Quel plaisir après une telle absence !

Digitized by Google

AUGUSTE.

Le mien n'est pas moins vif.

CÉCILE.

Méchant ! pourquoi ne vous être pas trouvé ici à notre arrivée ?

AUGUSTE.

Une affaire indispensable...

CÉCILE.

Comme le voilà fait ! quel désordre !

AUGUSTE.

C'est mon empressement qui en est cause.

CÉCILE.

Mais explique moi...

AUGUSTE.

Où est mon père ?

CÉCILE.

Il va revenir, mon ami ; son intention est de nous unir et de te renmener. Il y a une place vacante qu'il veut te faire occuper.

AUGUSTE.

Mais serai-je en état de la remplir ?

CÉCILE.

Depuis que tu es à Paris, avec ton esprit, tes dispositions, tu dois avoir fait des progrès, être un excellent jurisconsulte.

AUGUSTE, *à part.*

Quel embarras !

DOUCET, *à part.*

Si c'était une place de maître d'armes, à la bonne heure.

AUGUSTE.

Si cela te fait plaisir, ma Cécile, je ferai tout mon possible pour réussir.

CÉCILE.

Je n'en doute pas.

DOUCET, *bas à Auguste.*

Monsieur ? comment se porte votre adversaire ?

AUGUSTE.

Paix donc, imbécille !

CÉCILE.

Que dit-il donc ?

AUGUSTE.

Ne l'écoute pas, ma Cécile, ne nous occupons que du plaisir de nous voir.

Digitized by Google

DUO Air *du Menestrel.* (de M. Fabry Garat.)

Ensemble.

Cet heureux jour, me donne, ô ma Cécile!
L'espoir flatteur du plus doux avenir;
Je te revois, et je sens le desir
De te devoir un bonheur plus tranquille,
Oui, du dieu Mars, je fuirai les combats,
Pour ceux d'amour, si jolis dans tes bras.

CÉCILE.

Cet heureux jour, inspire à ta Cécile;
L'espoir flatteur du plus doux avenir;
Je te revois, et je sens le desir
De te donner un bonheur plus tranquille.
Oui, du dieu Mars, tu fuiras les combats,
Cède à l'amour, et ne me quitte pas.

DOUCET.

Eh! bien, monsieur, à la bonne heure... une bonne résolution! plus de batteries... de... (*Auguste le fixe.*)

CÉCILE.

Que dis-tu donc?

DOUCET.

Non, je ne sais pas ce que je dis... c'est la joie qui me fait déraisonner.

SCENE XVI.

LES MÊMES, DUPONT.

DUPONT.

M. Auguste, le portier de l'Hôtel de France dit comme çà que l'appartement que vous avez fait demander est prêt, et si vous voulez venir...

AUGUSTE.

Quel appartement?

CÉCILE.

C'est pour nous, mon ami, je vais le voir. Veux-tu m'accompagner, Auguste?

AUGUSTE.

Sans doute, allons-y sur-le-champ.

(*Auguste et Cécile sortent.*)

SCENE XVII.

DUPONT, DOUCET.

DUPONT.

Dites-donc, M. Doucet, est-ce que votre maître nous quitte?

DOUCET.

Non.

Digitized by Google

DUPONT.

Pourquoi donc qu'il loue un appartement garni ?

DOUCET.

Qu'est-ce que çà vous fait ?

DUPONT.

Ce que çà me fait?... comme vous me rudoyez!... Ah! je vois ce que c'est... c'est pour cette petite demoiselle... qui est gentille, ma foi.

DOUCET.

M. Dupont... pas de jugemens...

DUPONT.

Ah! pardi! on sait bien ce que c'est qu'une demoiselle...

DOUCET.

Ah! çà, veux-tu te taire?

DUPONT, *riant.*

Vous êtes discret, c'est bien.

DOUCET.

Mais voyez donc cette langue de Serpent!

DUPONT.

Ah! pas de sottises!

DOUCET.

Et vous, pas de calomnies, parceque si quelqu'un osait dire du mal de mademoiselle Cécile en face de ma présence, je le rosserais.

DUPONT.

Ah! ce n'est pas moi que tu rosserais.

DOUCET.

Toi comme un autre, insolent!

DUPONT.

Insolent! à moi?

DOUCET.

Oui, à toi, vieux canard!

DUPONT, *prenant le balai.*

Ah! je vas t'en donner.

DOUCET, *s'emparant d'une épée.*

N'approche pas, ou morbleu! je t'embroche.

DUPONT.

Au secours! (*Il se sauve.*)

SCENE XVIII.

DOUCET, *seul.*

Ah! tu cagnes, tu files; t'as ben fait, car je t'enfilais comme un haricot verd... (*Il réflechit.*) Ah! mon dieu, qu'est-ce que je viens de faire là, moi? Est-ce que c'te rage

Digitized by Google

là me gagnerait aussi ? (*Il jette son épée.*) Comment, Doucet, t'as osé te porter à cet excès !... Tirer l'épée contre un vieillard d'âge !... Tu y as manqué... Ce que c'est que l'exemple... Allons, Monsieur, descendez chez ce respectable portier, allez lui demander pardon, et lui offrir votre épée, pour qu'il vous en donne vingt coups de bâton sur le dos... Ah ! ciel ! v'là M. Dermont avec M. Tapaleuil. (*Il cache son épée.*)

SCENE XIX.

DOUCET, DERMONT, TAPALEUIL.

DERMONT.

D'après ce que vous me dites-là, Monsieur, si vous êtes un homme d'honneur, je compte sur votre parole.

TAPALEUIL.

N'en doutez pas. Monsieur votre fils a besoin d'une leçon, et je me charge de la lui donner. Soyez seulement prêt à paraître au premier signal. Pour moi, comme je n'ai rien à perdre, je puis disposer de mon existence à ma fantaisie ; mais Monsieur votre fils a tort de négliger ses occupations pour des choses aussi dangereuses, et d'exposer sa vie qu'il doit vous consacrer. Ah! j'ai des principes.

DERMONT, *à Doucet.*

Où est mon fils ?

DOUCET.

Monsieur, il est ici en face.

DERMONT.

Ne lui dis pas que je suis revenu, et va le chercher de la part de Monsieur.

DOUCET.

Pourquoi donc çà, s'il vous plaît ?

TAPALEUIL.

Allons, ne raisonne pas ; fais ce qu'on te dit.

DOUCET.

Vous parlez si poliment, qu'on ne peut vous refuser.... (*Il va jusqu'à la porte.*) D'ailleurs je n'irai pas.

TAPALEUIL

Comment, tu n'iras pas ?

DOUCET.

Non, puisque le v'là qui revient.

DERMONT.

Je me cache. Agissez comme nous en sommes convenus.

(*Il entre dans le cabinet.*)

TAPALEUIL.

C'est dit.

Digitized by Google

SCENE XX.

DOUCET, AUGUSTE, TAPALEUIL, CÉCILE.

TAPALEUIL.

Cécile est avec lui. Tant mieux. Commençons mon rôle.

AUGUSTE, *appercevant Tapaleuil, et très-embarrassé.*

Te voilà; pourquoi venir ici?

TAPALEUIL.

Tu le sauras. (*A Cecile.*) Mademoiselle, je vous salue.

CÉCILE, *appercevant l'épée que Tapaleuil a sous le bras.*

Monsieur... (*à Doucet.*) quel est cet homme?

DOUCET.

C'est un diable, un enragé.

AUGUSTE, *avec inquiétude.*

Où est mon père?

DOUCET, *hésitant.*

Il est sorti.

CÉCILE.

Pour long-tems?

DOUCET, *de même.*

Je ne crois pas.

AUGUSTE.

Je vais au-devant de lui.

TAPALEUIL.

Impossible, mon ami, j'ai absolument besoin de toi.

CÉCILE, *à Tapaleuil.*

Mais, Monsieur...

TAPALEUIL, *avec affectation.*

Mais, Mademoiselle, chaque chose a son tems.

AUGUSTE.

Achève, de grâce, je suis au supplice.

TAPALEUIL, *a part.*

Je le crois, (*Haut.*) j'ai rencontré mon homme.

AUGUSTE, *effrayé.*

Plus bas...

TAPALEUIL

Il a trouvé que le bois de Boulogne était bien éloigné.

AUGUSTE.

Plus bas, mon ami.

CÉCILE, *à Doucet.*

Il l'appelle son ami...

DOUCET.

Son ennemi plutôt...

Digitized by Google

AUGUSTE.

Achève, te dis-je.

(*Doucet voyant que cela devient sérieux, fait entendre à Cécile que Dermont est dans le cabinet.*)

TAPALEUIL.

J'ai été de son avis, et comptant sur toi, je l'ai fait monter ici pour avoir plutôt fini.

AUGUSTE.

Malheureux ! qu'as tu fait ?.. et si mon père...

TAPALEUIL.

C'est l'affaire d'une minute.

AUGUSTE, *très-animé.*

Sors à l'instant.

TAPALEUIL.

Et pourquoi ?

AUGUSTE.

Sors, te dis-je, ou je suis perdu.

TAPALEUIL.

Vas-tu recommencer la scène de tantôt ?... Refuses-tu d'être mon second ?

AUGUSTE.

Oui ; très-décidément... et plut au ciel...

TAPALEUIL.

Çà m'est égal ; je suis ici, j'y reste.

AUGUSTE.

Malgré moi !

TAPALEUIL.

Sans doute... D'ailleurs il n'est plus tems de reculer ; car voici mon homme.

SCENE XXI *et dernière.*

Les Mêmes, DERMONT.

AUGUSTE.

Que vois-je ? mon père !

DERMONT.

Me voilà prêt à vous satisfaire.

AUGUSTE, *à son père.*

Quoi ! c'est contre vous... (*A Tapaleuil.*) C'est à moi que tu vas rendre raison.

DERMONT.

Je n'ai pas besoin de vous pour terminer mon différend

Digitized by Google

avec monsieur ; mais voilà donc à quoi vous passez votre temps à Paris ?...

AUGUSTE.

Je vous jure...

DERMONT.

Je sais tout, monsieur ; voyez à quoi vous expose une aveugle manie... car enfin, si c'eut été réellement moi que monsieur eut insulté ce matin...

AUGUSTE.

Quoi! ce n'est pas vous ! quel bonheur !

Air *d'Alexis.*

TAPALEUIL.

On te devait cette leçon.

AUGUSTE.

Combien je l'apprécie !
J'abjure ma folie.
Et je reviens à la raison ;
Calmez, mon père,
Vot e colère.

TOUS.

Pour lui, monsieur, montrez-vous moins sévère.

DERMONT.

Il doit acheter son pardon.

TOUS.

Montrez-vous généreux et bon.
Pardon ! pardon !

DERMONT.

Non, non, point de pardon.

CÉCILE.

Ah ! ne soyez sévère,
Que comme l'est un père.
Et pardonnez (bis.) en bon père.

DERMONT.

Ah ! oui, je sens que je suis père.

AUGUSTE.

Ah! mon père, cette leçon me corrige à jamais, je ne vous quitte plus, et ma chère Cécile achèvera de me rendre à la raison.

DERMONT.

A cette condion je te pardonne... (*A Tapaleuil.*) Et vous, monsieur, croyez que ma reconnaissance...

TAPALEUIL

Fi donc ! monsieur ! trop heureux d'avoir contribué à rendre votre fils digne de vous... cette leçon m'est commune avec lui ; je me corrige, et je ne me battrai plus... quelquand j'aurai raison, ou quand on m'insultera.

Digitized by Google

DERMONT, *riant.*

Vous voilà bien corrigé.

DOUCET.

Et moi aussi, je me corrige... A propos, M. Auguste, qu'est-ce que nous ferons de cette vieille féraille ?

AUGUSTE.

Vends-là, mon ami, et que je n'en entende plus parler.

DOUCET.

C'est bon, je vais en tirer une bonne somme, et ces maudits instrumens qui auraient pu faire mourir tant de monde, feront vivre long-temps mon père et ma mère.

VAUDEVILLE.

Air : *nouveau de* M. *Meissonnier.*

TAPALEUIL.

Va, mon ami, reste avec eux,
Deviens plus sage et plus tranquille.
De ta maitresse, époux heureux
Vis désormais pour ta Cécile.
Tu sauras jouir de ton sort
Auprès de ta femme chérie :
Et sans t'exposer à la mort,
A des enfans donner la vie.

AUGUSTE.

Aux femmes, l'on doit le bonheur
Dont on peut jouir sur la terre;
Souvent l'homme devient meilleur,
En cherchant le secret de plaire.
Pour supporter les coups du sort,
Malheureux qui n'a pas d'amie;
Il faut chérir jusqu'a la mort
Le sexe auquel on doit la vie.

DOUCET.

Sur terre, au lieu d' sechamailler,
Pour des propos, pour des misères;
Vaudrait ben mieux n' pas batailler,
Et vivre tous com' de bons frères.
Morgué! faisons tous nos efforts
Pour être heureux s' lon notre envie;
Car nous ne som' pas pustôt morts,
Que nous ne sommes pas envie.

Digitized by Google

CÉCILE, *au public.*

Loin d'être brave, notre auteur
Redoute les coups du parterre;
Il est de pacifique humeur,
Ne lui montrez pas de colère.
D'avance, il convient qu'il a tort,
Se battre n'est point son envie.
De frayeur, il est presque mort,
Qu'un *bravo* lui rende la vie.

FIN.

Digitized by Google